42. Val-Richer, Jeudi 21 septembre 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

4 Fichier(s)

Les mots clés

Discours autobiographique, Elections (France), Mandat local, Politique (Normandie), Relation François-Dorothée

Relations entre les lettres

Collection 1837 (14 septembre - 5 octobre)

Ce document *est une réponse à :*

42. Paris, Mardi 19 septembre 1837, Dorothée de Lieven à François Guizot

43. Paris, Mercredi 20 septembre 1837, Dorothée de Lieven à François Guizot

Afficher la visualisation des relations de la notice.

Présentation

Date1837-09-21
GenreCorrespondance
Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)
IncipitJ’aime à venir à vous le matin, en sortant de mon lit, comme le soir en m’enfermant dans ma chambre.
PublicationInédit

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/956

Information générales

LangueFrançais
Cote

- 162, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 1
- II/128-134

Nature du documentLettre autographe
Supportcopie numérisée de microfilm
Etat général du documentBon
Localisation du documentArchives Nationales (Paris)
TranscriptionN°42 Jeudi 7 heures du matin.

J'aime à venir à vous le matin, en sortant de mon lit comme le soir en m'enfermant dans ma chambre. Je n'ai pas pu hier soir. Il m'est arrivé deux visiteurs qui passeront ici deux jours. J'attends aujourd'hui M. Duvergier de Hauranne. Il faut se promener, causer. Mon temps se trouve pris. Je le passerais bien plus doucement à lire, à lire votre lettre d'hier. Vous êtes-vous jamais occupée de magnétisme, de ces contes de gens qui agissent à distance, à très longue distance, qui endorment ou éveillent, troublent ou apaisent à travers l'espace, d'autres gens sur qui ils ont pouvoir ? Je crois à votre pouvoir, à votre magnétisme. J'ai vécu hier, je me suis endormi, je me réveille ce matin sous son action. Ah si elle pouvait ne cesser jamais ! C'est ce qui arriverait si elle n'avait pas tant de lieues à traverser, si nous étions toujours ensemble. Et pourtant, je n'espère plus vous retrouver aussitôt que nous nous l'étions promis. Le mariage de M. Duchâtel ne se fera très probablement que du 2 au 4 octobre. Je vais le savoir positivement aujourd'hui.
De plus le mouvement électoral s'anime dans le pays. On vient, de tous les environs, m'en parler, me demander conseil, chercher une direction, une impulsion. J'agis d'ici, par la conversation, par les visites que je reçois, par quelques courses que je ferai, sur toute la Normandie, c'est à dire sur l'élection de 40 députés. C'est une grande affaire. Il faut que je la mette en bon train. La présence réelle, nous le savons trop, ne peut être remplacée. Pour moi-même, j'ai du monde à recevoir, à aller voir. Mon élection est plus sûre qu'aucune autre. Aucun concurrent ne se présente, ne s'annonce. Cependant je ne serais pas surpris, à quelques petits symptômes bien cachés, bien honteux que vers les derniers jours en ameutant les républicains, les carlistes violents, quelques indices, quelques grognons, on fit une tentative, non pour m'empêcher d'être élu on n'y pense pas, mais pour m'enlever quelques voix et rendre mon élection moins brillante en lui donnant quelque apparence de contestation. Il faut que je déjoue d'avance cette malice. Si elle doit se produire. Et pour cela, j'ai besoin précisément au moment où la fièvre électorale se prononce, où les hommes se rallient et s'engagent d'être sur les lieux de voir, de causer, d'animer tous les miens d'affermir les flottants.
Il y a un canton important, car il contient près de 100 électeurs dans lequel je n'ai jamais mis le pied. Je veux y aller un de ces jours. Je crois à peu de pouvoir réel, mais à beaucoup de mauvais vouloir soufflant contre moi d'un certain point, qui n'est pas un des points cardinaux, quoiqu'il en ait l'air. Il faut que j'agisse au grand jour, pendant qu'on travaille sous terre, que je sois aigle pendant qu'on est taupe. Est- ce là de l'orgueil ou de la prudence, dites, le moi? Tous les deux probablement. Orgueil ou prudence, dearest, cela me coûte cher, et j'ai là, pour ce moment un cruel sacrifice à faire. Le saurez-vous, le croirez-vous tout ce qu'il est ? C'est ma

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/956

plus vraie, ma plus triste préoccupation. Oui, si j'étais sûr que notre réunion retardée excite en vous les mêmes sentiments, tous les mêmes sentiments qu'en moi, et point d'autres; si j'étais sûr qu'il ne vous vient aucune de ces mauvaises pensées qui me désolent, et comme injustice et comme preuve que vous ne me connaissez pas encore ; si je pouvais vous faire voir, parfaitement voir mon âme, toute mon âme, comme je vous ai fait voir avant-hier une de mes journées, et dissiper ainsi, dissiper sans retour les doutes coupables de la vôtre, à cette condition là, je n'aurais pas moins de chagrin, mais j'aurais un meilleur chagrin, un chagrin parfaitement confiant en vous, sympathique avec vous, et je ne vous parlerais que de notre chagrin. Si vous saviez qu'elle est à ce moment même en vous écrivant, mon impatience de tout ce que je vous dis là, combien, au fond de mon cœur, je me sens étonné, blessé, pour vous et pour moi de vous le dire, de pouvoir croire que j'aie à vous le dire !
Dearest, que la confiance égale la tendresse, que toutes paroles autres que des paroles de tendresse soient inutiles et ne puissent plus nous venir à la pensée ! Il en sera ainsi un jour ; j'y compte. Vous savez que je vous ai ajournée à un an à deux ans à l'époque qui vous voudriez. Que mon ajournement soit sans objet; épargnons-nous l'épreuve du temps ; soyons, dès aujourd'hui aussi surs l'un de l'autre, aussi établis dans notre foi mutuelle, que nous le serions après l'avoir subie. La vie est si courte ! N'en employons rien à essayer, à attendre ; C'est perdre du bonheur pour rien.

10h 1/2
Voilà le N° 43, que j'aime bien quoique j'aime mieux le n° 42. Oui, nous sommes bien loin. Mais vous m'avez envoyé votre Soleil, hier et aujourd'hui, il est très beau. Le petit tableau est de 1835. Gardons notre goût pour Adieu. C'est un goût d'absent mais, dans l'absence, c'est ce qu'il y a de mieux. Adieu donc Adieu, faute de mieux. G.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 42. Val-Richer, Jeudi 21 septembre 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1837-09-21.
Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).
Consulté le 20/04/2024 sur la plate-forme EMAN :
https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/956

Informations éditoriales

Numérotation de l'auteur162
Date précise de la lettreJeudi 21 septembre 1837
Heure7 heures du matin
DestinataireBenckendorf, Dorothée de (1785?-1857)
Lieu de destinationParis (France)
DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution – Partage à l'Identique 3.0.
Lieu de rédactionVal-Richer (France)
Notice créée par Marie Dupond Notice créée le 17/03/2019 Dernière modification

le 18/01/2024

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/956